

UNE VIRÉE

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Théâtrales

EL MAESTRO / LES ORANGES, 2000

AZIZ
CHOUAKI

UNE VIRÉE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de ses ayants droit ou de ses ayants cause. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'auteur, de son agent ou de la SACD.



Photos de couverture : © Christopher Lowden.

© 2006, éditions THÉÂTRALES,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 2-84260-209-9

À PROPOS D'UNE VIRÉE

« Beaucoup de gens ont du mal avec mes textes parce qu'ils sont bourrés de gros mots mais moi je les revendique comme une langue. Celle du désir. Contre la purification ethnique, je revendique une langue impure, sexuée, bâtarde, mêlée comme le créole. »

AZIZ CHOUAKI

Pas de doute que la virée dont il est question est une errance à la fois spatiale et psychologique. Les trois héros sont, d'après les mots d'Aziz Chouaki, « déchiquetés entre les images formatées du monde occidental et le vide de leur cité ». Errance dans les mots employés qui naviguent à vue entre le français, l'arabe et l'anglais, errance dans le discours, parsemé de clichés et de « débris de mythologie occidentale » où chacun se rêve en gangster, *rockstar* ou *killer*, faisant appel à l'image-rie de la fiction pour se sauver du néant. Derrière les allures de discussions de comptoir et de quotidien, c'est bien la situation de leur pays, leur propre rapport à l'espace, au temps et à la civilisation que Rachid, Lakhdar et Mokhtar donnent à entendre.

Le style particulier d'Aziz Chouaki, fidèle à la langue bigarrée parlée en Algérie, fonde l'originalité d'*Une virée*. Il ne s'agit pourtant pas d'un pastiche ou d'une parodie : le parler acquiert ici son statut de langue à part entière, à contre-courant du processus d'arabisation qui relègue cette langue orale au niveau du dialecte vulgaire.

« Quand je suis en période d'écriture, les quatre langues de mon pays crient "présent !" dans ma tête. [...] Me bricoler une écriture qui serait une espèce de zone franche des langues, tel est mon idéal. »

Écriture protéiforme, à l'image de l'identité algérienne, « langue créole » propice à la métaphore, et surtout langue éminemment poétique, elle fluctue entre la violence des échanges, la dureté de la rue, et une parole de l'intime, où se télescopent les images et les idées, comme dans un rêve éveillé.

Aziz Chouaki n'est pas un auteur national : se considérant comme écrivain avant d'être algérien, celui qui a « perdu la nation comme on perd la foi » donne la parole « à ceux qui ne l'ont jamais, aux exclus de tout », en auteur surtout « concerné par la connerie des hommes en général ».

Une virée est aussi un texte sur le rapport à la fiction comme résistance face au monde. À la manière d'un don Quichotte, entre réel et imaginaire, les héros trouvent un moyen de donner un sens momentané à leur vie par le biais de personnages, d'extraits de films ou de chansons. Ces incursions dans la fiction sont autant de moments de plaisir volés au vide de leur existence.

EMANUELA PACE ET MORGANE LORY
Théâtre Nanterre-Amandiers

UNE VIRÉE

PERSONNAGES

LAKHDAR

MOKHTAR

RACHID

Une virée a été écrite en réponse à une commande de Jean-Louis Martinelli, directeur du Théâtre Nanterre-Amandiers. La pièce a été créée le 12 novembre 2004 au Théâtre Nanterre-Amandiers, dans une mise en scène de Jean-Louis Martinelli, scénographie : Gilles Taschet, costumes : Patrick Dutertre, lumières : Marie Nicolas, son : Philippe Cachia, maquillage, coiffure : Françoise Chaumayrac, assistanat à la mise en scène : Emanuela Pace. Avec : Hammou Graïa, Zachariya Gouram, Mounir Margoum. Coproduction Théâtre Nanterre-Amandiers et Théâtre national de Bretagne.

PREMIER PANNEAU

Bar pourri d'Alger, parpaings, cageots de bière, bruit de fond. Mokhtar, Lakhdar et Rachid sont à une table, jonchée de bouteilles de bière. Mokhtar, très napolitain, chaussures noires et blanches, Lakhdar, look rock, bandana, perfecto sans manches, Rachid, ultra neutre. Les trois larrons boivent. En tambourinant sur la table, Lakhdar chante en yaourt Owner of the Lonely Heart.

MOKHTAR.– Ah, putain, les gars, vous auriez vu sa tronche...

LAKHDAR.– C'était où, ton affaire, en ville ?

MOKHTAR.– Non, à Riad El-Feth, tu sais ils viennent beaugosser, le jeudi matin, les bijouteries, avec Madame, « faire voir pognon », ça s'appelle.

RACHID.– Les enculés qui nous enculent.

LAKHDAR.– Sans déc', j'aimerais bien l'avoir, moi, leur pognon, hein Mokhtar ? Comment je te service la situation, bing boum, bagnole, nanas, nickel chrome, tout Alger il bave. (*il entonne Sex Machine de James Brown*)

MOKHTAR.– Ouais, je disais, (*il se lève*) alors le mec, devant moi, tu sais je le cale latéral juste devant une vitrine, « hop là, mon petit gars, désolé, hein, je regardais les prix, ça grimpe, ça grimpe, où on va comme ça ? » Et le mec il me fait « oui, le gouvernement genre truc », et moi, toc, chi-quenaude lobée et le larfeuille tout seul, je vous jure, cui-cui dans ma main, l'oiseau, venu se nicher les gars. (*il se rassied*)

RACHID.– (regarde souvent de biais) Combien ?

MOKHTAR.– Trois mille, en billets de cinq cents. La classe, les gars, à boire, bordel, à boire là-dedans. Jette une bière, Lakhdar.

Lakhdar lui tend une bière.

LAKHDAR.– T'as rendu les papiers ?

MOKHTAR.– Les papiers ? Pris une enveloppe, mis l'adresse, un timbre, bien regardé l'affaire. Et... pfff, allez aux chiottes. Nique sa race, il a qu'à morfler comme nous, faire la queue, la préfecture. Laisse.

RACHID.– Nique sa race, laisse.

LAKHDAR.– C'était quand, ce jeudi ?

RACHID.– (*entre ses dents*) Le jour de l'indépendance.

MOKHTAR.– National, mon cher Rachid. Oui, ce jeudi, le 5 juillet. Le jour de l'indépendance. Exactatif, j'avais pas fait le joint. Au fait, en parlant de... t'as pu ? (*il simule de rouler un joint*)

LAKHDAR.– T'inquiète, livraison tonton Bouzid, la main verte. Je l'ai coincé ce matin, sortait de la mosquée, (*il se lève*) trois cents balles, comme prévu. Bises sur son front, c'est le jasmin qu'elle sent, sa barbe, hein les gars.

RACHID.– Le jasmin... grand clair.

LAKHDAR.– Eh, vous savez où il le planque, le stuff ? Dans le Coran, le vieux tonton, dans le Coran !

MOKHTAR.– Sacré tonton Bouzid. Et... c'est du bon ?

LAKHDAR.– (*tambourine souvent sur la table*) Du déchire sa race. Normal.

MOKHTAR.– OK, bon tout à l'heure on se le circoncit, peut pas trop fêmu ici.

LAKHDAR.– Trop de pékins.

RACHID.– Le shit il gaffe : l'odeur. J'ai mieux. (*il sort trois boîtes de médocs*)

MOKHTAR.– Ah ouais, fais voir. Ouh là, Artane, Valium, 6-15... D'où t'as tombé ça ?

RACHID.– Toubib.

LAKHDAR.– Quoi, t'as été voir le toubib ?

RACHID.– Oui, pour ça. (*il montre les médocs*)

MOKHTAR.– Et il t'a tombé ça comment le toubib ? T'as racké ?

RACHID.– Je lui ai dit de me tomber ça (*il prend une boîte*) avec ça. (*il sort sa langue sur laquelle une lame Gillette est posée*)

LAKHDAR.– (*il frissonne*) Putain, une lame Gillette, mais t'es malade ? Tu peux te niquer la langue.

RACHID.– (*calme*) C'est pour pas qu'on me fasse chier. Parce que c'est tout de suite. (*il crache la lame qui se plante sur la table. Silence. Il éclate de rire, reprend la lame et la remet dans sa bouche*) Non, les gars, ça c'est ma sucette à moi. Pour les enculés...

Lakhdar ouvre une boîte et distribue des cachets.

LAKHDAR.– ... qui nous enculent, presto, amigo, fais voir, aïa putain, fais voir ! Allez, nique la ville ! (*il avale son cachet, suivi d'une bonne rasade*) Vas-y Mokhtar, tu vas voir, c'est Woodstock en direct live, Jimi Hendrix karaoké raï.

MOKHTAR.– Ketchup et couscous, oh hisse. (*il jette son comprimé en l'air et le gobe en lui parlant*) Allez, Satan, mon bon sultan, descends-moi ces escaliers, hop là, chut, sur la pointe des pieds, oh putain les gars ! À boire, à boire, c'est Mokhtar le fils de Belcourt City qui régale. Vive cette enulée de putain d'Algérie !

RACHID.– ... de putain d'Algérie.

Ils trinquent.

LAKHDAR.– Ouais, nique le GIA, les généraux, le gouvernement, les coiffeuses. Ah putain, Lynda, t'as vu ce cul ? Non mais t'as vu ?

RACHID.– Ouais, mais elle louche, Lynda. Un œil qui dit truc à l'autre.

LAKHDAR.– Quoi, elle louche ? Un bon coup de quéquette et je te les lui redresse ses yeux, vite fait. Mais son cul, t'as vu son cul ?

MOKHTAR.– (*ses mains miment un cul*) Quel cul ! De quoi tenir tête aux Romains, aux Grecs, aux... Autrichiens, aux je sais plus, moi, à tous ceux qui ont envahi ce pays.

RACHID.– De quoi tu parles, j'entrave plus rien...

mokhtar. – Et ben, eh ben... de son cul, de Lynda, que je parle, c'est de l'airbag, non ?

LAKHDAR.– Moi, je vais me la truffer poivre, Lynda, fourrée aux olives, les gars. Déjà la dernière fois au bal des étudiants, putain les œillades, je jouais faux tellement je bandais...

MOKHTAR.– Et Djaffar Clinton, toujours avec vous ?

LAKHDAR.– Non, fait la prière, tombé FIS, tout ça.

MOKHTAR.– Djaffar Clinton ?

LAKHDAR.– Ouais, changé de trottoir, Djaffar Clinton, de l'autre côté de lui, plus moyen de capter. Il se prend pour Saladin, là, le Coran, la barbe tout ça... C'est Rabah qui est au synthé, maintenant. (*il imite un solo de synthé*)